

LEON TOLSTOÏ ROMANCIER REVOLUTIONNAIRE ET MYSTIQUE

Il y a cinquante ans, «*Guerre et Paix*», le film culte du cinéaste russe Serge Bondartchouk recevait l'Oscar du meilleur film étranger. Un film d'une durée de sept heures.

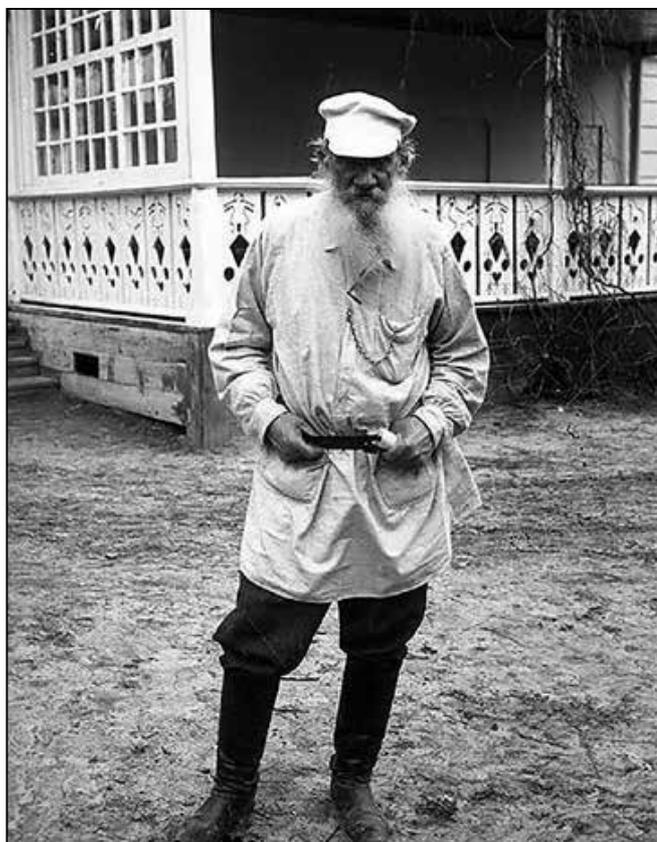
Le monument «*Guerre et Paix*» était programmé au printemps dans le cadre du cinquième Festival du film russe à Paris.

Léon Tolstoï, romancier révolutionnaire et mystique

Nous sommes en 1832 quand Léon Nikolaïevitch Tolstoï vient au monde, après trois grands frères. La famille vit dans la belle propriété de Iasnaïa Poliana et Léon grandit au milieu de la nature, des animaux et des moujiks. Sa mère meurt deux ans plus tard, en accouchant d'une petite Marie. Son père meurt à son tour en 1837, et la fratrie est recueillie par une tante qui emmène les cinq enfants dans la ville de Kazan, à huit cents kilomètres à l'est de Moscou.

Léon est un enfant triste, rêveur. Ses frères le surnomment «Liova Riova», œuvres «Léon le Pleurnicheur». Il s'acharne à évoquer le souvenir de sa mère et à mettre un visage sur elle, car il n'y a aucun portrait de Marie Nikolaïevna dans la maison, «*juste une silhouette découpée dans du papier noir* –écrit Henri Troyat– une

silhouette qui la représentait à l'âge de dix ou douze ans, avec un front bombé, un menton rond et des cheveux tombant en rideau sur la nuque». Toute sa vie, Tolstoï va ainsi vénérer une mère figurée par une fillette de douze ans ! Une soif éperdue de tendresse l'habitera toujours, un désir de caresse et de douceur... Il éprouvera tout plus intensément que les autres, passant de l'exultation à la mélancolie et plongeant dans de profondes rêveries solitaires.



TOLSTOÏ

Il n'est pas un bon élève, travaille mal, se montre rebelle à l'arithmétique et ne manifeste ni bonne volonté ni capacité scolaire. Mais il développe en lui une sensibilité et une imagination qui finiront par porter leurs fruits. Un jour qu'il est puni et passe vingt-quatre heures au cachot, il en sort persuadé qu'il suffit de s'accroupir et de serrer les poings pour s'envoler dans le ciel. Il l'expérimente un peu plus tard en sautant d'une fenêtre du deuxième étage. Il tombe sur le sol et reste évanoui dix-huit heures, avant de se réveiller frais et dispos.

Très conscient de ses défauts, il prend l'habitude de procéder à des examens de conscience sans concession. Lui qui est si mauvais élève se met à méditer sur son tempérament, sur sa destinée, sur le sens de la vie et sur l'immortalité de l'âme, se découvrant ainsi une étonnante appétence pour la métaphysique. Conscient de ses travers, il prend en main sa propre éducation en se fixant des règles de vie, en s'imposant des exercices de mortification et en tentant de domestiquer la formidable énergie qui l'envahit de plus en plus.

Il est persuadé qu'il est d'une laideur repoussante. Il se décrira avec le nez épaté, les yeux enfoncés dans leurs orbites, les sourcils trop fournis et la face rougeaude. Ce profond sentiment de disgrâce lui interdit donc toute manifestation de sentiments. Stefan Zweig précisera sans pitié : *«Ce fils de l'esprit est d'une structure grossière et n'est pas différent d'un paysan. Des traits sans spiritualité, rien que des formes ordinaires, communes et presque vulgaires. Le jeune Tolstoï sait que sa physionomie est manquée»*. Véritable force de la nature, il développe une vitalité peu commune, une sensualité considérable et une infatigable puissance créatrice.

Après des études supérieures ratées et bien des tergiversations, il sent qu'il doit changer de vie. Il a dix-neuf ans et décide d'accompagner son frère Nicolas, officier dans l'armée du Tsar et affecté à une garnison du Caucase. Cette région se situe au sud de la Russie, entre la Mer Noire et la Mer Caspienne, aux confins du monde turco-musulman. Pour les jeunes Russes de l'époque, le Caucase est une sorte de Far-West, une terre d'exotisme, d'aventure et de gloire. C'est le pays des Cosaques, des guerres tribales, des ineffables sommets neigeux et des aventures fabuleuses. La nature est sauvage et magnifique, les femmes très belles, les nuits magiques et tout invite à des élans mystiques. Depuis quelque temps, Tolstoï tient un journal. Il va tout y noter, les paysages, les scènes pittoresques, les visages, la vie rude des soldats, l'ivresse des combats.

Fin juin 1851, il est sous l'uniforme et part en opération. Il sert avec exaltation, goûte la fraternité des armes et découvre les délices du tchikhir, redoutable boisson locale.

Il apprécie aussi les femmes tcherkesses, avec *«leur chemise tatare, leur courte veste piquée, leurs chaussures légères sans talons, leur mouchoir noué sur la tête»* et, ce qui ne gêne rien, leur grande liberté de mœurs. La carrière militaire ne l'emballa pas, mais elle le plonge dans un contexte qui favorise chez lui l'écriture, le plaisir et la fraternité. Que demander de plus ?

En 1852, il publie *«Enfance»*, en 1854 *«Adolescence»* et en 1855 *«Jeunesse»*. Il s'y raconte sans complexe. Son style littéraire mûrit. Il aime peindre ses personnages par petites touches, comme un impressionniste et c'est par une accumulation de traits que se dessinent les caractères. Avec une certaine malice, Henri Troyat note : *«De l'extrême crainte, il passait à l'extrême bravoure. Il ne se*

doutait pas que son talent lui venait justement de ce caractère insolite, capable tour à tour de lâcheté et d'héroïsme, que c'étaient ses imperfections, ses contradictions, qui lui permettraient d'épouser plus tard, avec une égale sincérité, le point de vue de tous ses personnages, qu'il serait d'autant plus complet comme écrivain qu'il aurait été divisé comme homme».

Ses livres se vendent plutôt bien et lui permettent de financer ses nombreuses dettes de jeu. Mais les nécessités du service armé lui pèsent de plus en plus et l'empêchent de consacrer à l'écriture le temps qu'il voudrait. Ironie de l'histoire, à cette même époque un autre écrivain vit difficilement en Sibérie, après avoir été libéré du bagne. Il dit de Tolstoï qu'il lui plaît infiniment mais que, d'après lui, il n'écrira pas d'autres, ajoutant «mais je peux me tromper». Cet homme, âgé de sept ans de plus que Tolstoï, se nommait Fédor Mickhaïlovitch Dostoïevsky.

Le 20 octobre 1853, le tsar Nicolas 1^{er} déclare la guerre à la Turquie. Devenu officier, Tolstoï va participer plus activement à ce qui devient la guerre de Crimée. Il sert d'abord comme officier d'Etat-major. Il est promu rapidement sous-lieutenant et vit sur le terrain le siège de Sébastopol. Il en fera un livre, «Récits de Sébastopol», qui paraîtra en 1855, connaîtra un vif succès et attirera l'attention du tsar. Décidé maintenant à poursuivre sa carrière littéraire, Léon fait des pieds et des mains pour se dégager de ses obligations militaires. Revenu à la vie civile en 1856, il retrouve sa propriété avec bonheur et décide de travailler à la libération des serfs. Il propose alors à ses paysans de les affranchir et de leur affermer les terres qu'ils cultivaient jusque-là. Les paysans versaient des fermages pendant trente ans, terme

au-delà duquel les terres leur appartiendraient complètement. Tolstoï pense être un très généreux donateur, mais sa proposition va être rejetée par ses serfs qui ont peur de l'inconnu et des responsabilités. Cet échec l'exaspère et il entreprend un long voyage en Europe Occidentale dont il ne tirera pas œuvres. Il note dans son journal : *«Mon Dieu, que je suis vieux ! (Il a maintenant trente-trois ans !...) Tout m'ennuie, je n'éprouve rien, même envers ma propre personne... Je suis à supporter, dans la mesure de mes forces, le triste joug de l'existence».* Il ressent de plus en plus un tiraillement entre ses désirs et ses aspirations. Troyat notera : *«Païen par toutes les fibres de son corps, il voulait être chrétien par la pensée. Un jouisseur aux ambitions d'apôtre. Un bouc en mal de pureté».*

Il se met alors en tête de trouver une épouse et finit par se fixer, après beaucoup d'hésitations, sur une jeune fille, fort jolie, Sophie Andréïevna Behrs, âgée de dix-huit ans à peine. Fille de médecin, elle a deux sœurs, Lisa et Tania, auxquelles Léon s'est d'abord intéressé. Il craint de se déclarer auprès de Sophie, particulièrement parce qu'il a presque le double de son âge. Alors, elle l'encourage un peu, et il finit par le faire. Les voilà officiellement fiancés. Tolstoï continue cependant à se torturer : son passé sentimental est très lourd face à l'innocence et à la pureté de Sophie. Il décide donc de lui faire lire son journal intime avant le mariage, pour qu'elle sache tout de lui et l'épouse en connaissance de cause. Car ce journal est très explicite ! Sophie passe la nuit à le lire, complètement horrifiée par ce qu'elle découvre. Troyat raconte comment elle réagit finalement : *«Elle pleura beaucoup. Au petit jour, elle était rassérénée. Les yeux rouges, les pommettes fiévreuses, elle accueillit avec le sourire*

son fiancé qui venait aux nouvelles. Il paraissait fatigué et anxieux. Elle le rassura, lui pardonna, lui rendit ses cahiers. Mais, au fond d'elle-même, elle sentait que s'était accompli quelque chose d'irréparable. Toute sa vie, elle serait marquée par cette profanation».

Le mariage est très vite célébré, le 23 septembre 1862. Sonia entre pour toujours dans la vie de Léon Tolstoï et lui donnera treize enfants. Ils seront très heureux et très malheureux, incroyablement épris l'un de l'autre et se déchirant de plus en plus. Tolstoï va connaître sept années de bonheur et de fertilité parentale et littéraire, avant de replonger dans ses tourments. Il a trente-quatre ans et le temps est venu de produire des chefs-d'œuvre.

Ayant enfin trouvé un équilibre de vie, il achève *«Les Cosaques»* en 1863.

Puis il échafaude le projet d'un grand roman historique. Déjà, des personnages s'imposent à lui, inspirés par ses familiers. Il décide de situer l'action entre 1805 et 1812 et se documente sur cette époque. Il veut aussi célébrer la gloire de la Russie, son inébranlable courage, le grand élan qui permit de vaincre Napoléon. Une fresque commence à se dessiner. Elle racontera la grande épopée qui, de 1805 à 1812, d'Austerlitz à la retraite de Russie, a permis à son pays de triompher de ses envahisseurs. Le roman s'appellera *«La guerre et la paix»* et mettra en scène des personnages historiques, comme Napoléon, le Maréchal Koutouzov ou le Tsar Nicolas Ier. Mais Tolstoï y ajoute des héros sortis de son imagination, comme l'idéaliste Pierre Bézoukhov, son ami le prince André Bolkonsky brave et désabusé, et l'irrésistible Natacha Rostov. Ce mélange d'épopée nationale, d'amours tumultueuses et de célébration de la Russie éternelle fait de ce

roman l'un des chefs-d'œuvre de la littérature mondiale. Tolstoï devient brusquement un écrivain célèbre et adulé. Les réactions des critiques sont éloquentes et célèbrent une épopée rédigée par un peintre-poète. On y trouve *«toutes les horreurs possibles sur la terre, toutes les passions, tous les instants de la vie humaine depuis le cri du nouveau-né jusqu'à la dernière bouffée de sentiments d'un vieillard moribond»*. Henri Troyat évoque ce roman où *«se dessinent les lois éternelles qui gouvernent le monde. Naissances, morts, amours, ambitions, jalousies, angoisses, égoïsmes, vanités, c'est la respiration profonde et calme de l'humanité qui nous frappe au visage... La guerre éclate. Les problèmes de chacun s'effacent devant le problème de tous. L'Histoire prend le pas sur les histoires»*. Près d'un siècle plus tard, le cinéma popularisera encore davantage le céléberrime roman.

Le succès n'aveugle cependant pas Tolstoï. Il reste préoccupé par l'état de la société russe et de son climat social. Il y a une telle distance entre le train de vie de l'aristocratie, les bals, et les fêtes somptueuses dans les palais, d'un côté, et de l'autre, la vie quotidienne des moujiks, la famine, les villages misérables, le travail des enfants. La Russie est encore un pays agricole, avec des méthodes de production quasi-médiévales, même si l'industrialisation a déjà commencé, générant encore plus de misère que l'agriculture, avec des méthodes d'extraction du charbon terriblement archaïques.

Devant cette situation sociale, Tolstoï se sent de plus en plus concerné, proclame que la propriété est du vol et rêve d'une république socialiste, lui qui est un grand propriétaire terrien, qui mène un train de vie fastueux et peut perdre au jeu des sommes fabuleuses. Il commence à projeter de donner ses terres, au

grand scandale de Sonia qui ne veut pas que ses enfants soient déshérités. Alors que le couple est encore très uni sentimentalement, ces problèmes de justice sociale et de patrimoine foncier créent de plus en plus d'affrontements. Tolstoï était déjà écartelé entre son désir d'une vie familiale paisible et unie, et une sensualité envahissante. Le voici maintenant partagé entre le souci légitime d'assurer la sécurité matérielle de ses enfants et ses pulsions quasi-révolutionnaires. Cela provoque avec Sonia des drames de plus en plus fréquents, que Tolstoï résout souvent en faisant un nouvel enfant à son épouse.

Le 2 novembre 1869, il part en voyage et fait étape dans la petite ville d'Arzamas au sud de *Nijni Novgorod*. Il n'est pas bien. Plusieurs deuils l'ont affecté, il n'est pas en bonne santé et la peur de la mort le prend de plus en plus souvent. La nuit qu'il va passer à Arzamas va être terrible. Il décrira un peu plus tard dans une lettre l'angoisse qui l'a envahi : *«J'aimais, j'étais aimé, j'avais de bons enfants, un grand domaine, la renommée, la santé, la vigueur physique et morale ; j'étais capable de faucher comme un paysan ; je travaillais dix heures de suite sans fatigue. Brusquement, ma vie s'arrêta... Je n'avais plus de désirs. Je savais qu'il n'y avait plus rien à désirer. La vérité est que la vie était absurde. J'étais arrivé à l'abîme et je voyais que, devant moi, il n'y avait rien que la mort»*. Stefan Zweig parlera de cette terrible nuit dans «Trois Poètes de leur vie» : *«Il a rencontré le néant. Tolstoï l'a aperçu derrière les choses. Il y a maintenant dans son âme une déchirure»*.

A compter de cette nuit, Tolstoï ne va plus cesser de désespérer. Il n'a pourtant que quarante-et-un ans ! *«Mais, pour la première*

fois de sa vie, il a aperçu l'immense néant comme étant sa destinée et celle de tout homme... Jamais un homme n'a entrepris avec une force aussi gigantesque la lutte contre l'indicible... Rien n'est plus grandiose que cette tentative héroïque pour donner un sens créateur même à l'insaisissable», soulignera encore Zweig. Le pressentiment qu'il a de sa propre mort a pénétré son âme et l'épouvante sans répit. *«Lui qui a une telle puissance vitale craint le non-être avec autant d'intensité... Car, seules les natures gigantesques opposent une résistance gigantesque»*. ⁽¹⁾ Désormais, il ne cessera plus de s'interroger sur la forme de son âme.

Pour échapper à cette angoisse existentielle, il va considérer qu'il n'y a pas d'évolution possible de la condition du moujik sans un énorme effort d'alphabétisation. De 1870 à 1872, il rédige un syllabaire de sept-cent cinquante-huit pages. Ce document contient des traductions de fables d'Ésope, des contes Hindous et américains, des contes de fées, des récits de physique, de zoologie, de botanique, etc. Il relance une école dans sa propriété et l'ouvre à nombre d'enfants et d'instituteurs. Mais son public se lasse très vite. Il songe alors à un nouveau grand roman. Ce sera *«Anna Karénine»* qui paraîtra en 1877.

Il ne s'agit plus d'épopée, mais de psychologie et d'analyse sociale. Le livre est bien sûr marqué par la liaison adultère d'Anna Karénine avec le beau Vronsky qui lui fera oublier ses devoirs de femme mariée et de mère. Cette liaison la mènera finalement au désespoir et au suicide. Mais Tolstoï s'attache aussi à un autre couple, Lévine et son épouse Kitty. Rassemblés par un amour profond, ils luttent ensemble pour faire évoluer la condition servile en Russie. Dans leur croisade sociale, ils se heurtent aux mêmes

difficultés que Tolstoï lui-même. Mais tout le monde a compris pourquoi. Ses personnages sont presque toujours inspirés par ses proches et Lévine le représente de la même façon que Pierre dans «Guerre et Paix». Dans chacun de ses grands romans, il évoque ainsi ses propres combats.

Ses échecs, ses tiraillements, ses disputes avec Sonia, la conscience qu'il prend de ses contradictions, tout cela le marque et transforme son visage et son apparence. Le quadragénaire tout imbu de sa gloire littéraire, mais aussi le riche propriétaire qui brûle à Moscou ou à Saint-Petersbourg ce que gagnent péniblement ses moujiks, l'aristocrate orgueilleux qui domine ses serfs, tous ces personnages pétris de leur importance et gonflés de leurs richesses, font soudain place à une sorte d'hybride, un barine déguisé en moujik, dont les accoutrements exaspèrent de plus en plus sa très chère Sonia. Tolstoï vient de passer un cap. Même s'il n'est que dans la quarantaine, c'est comme si, d'un coup, il entrait dans la vieillesse. Ses conceptions sociales et religieuses vont se radicaliser.

Certes, il continue à écrire des romans et des contes.

Ce sera «*La mort d'Ivan Illitch*» en 1886, histoire d'un homme à l'esprit étriqué dont la maladie extrême, la souffrance et la mort vont lui ouvrir enfin les yeux.

«*La sonate à Kreutzer*» en 1889 : un vieil homme raconte à ses compagnons de voyage dans un train comment il a assassiné sa femme pour mettre fin à la jalousie qui le tenaillait.

«*Maître et serviteur*» en 1895 : cette nouvelle relate, avec un certain humour, les relations entre un maître et son domestique, au cours d'un tragique voyage qui verra la mort du premier et la survie du second.

«*Hadji Mourat*» terminé en 1904 et paru à



TOLSTOÏ

titre posthume en 1912, récit héroïque relatant les exploits d'un chef de clan caucasien qui combat l'Empire russe.

Et force contes, récits et fables, du merveilleux au philosophique.

Mais, à côté de cette littérature romanesque, que de publications nettement plus austères, qui soulignent son moralisme et son mysticisme comme «*Critique de la théologie dogmatique*» (1880), «*L'Église et l'État*» (1882), «*Religion et morale*» (1898), «*La Loi de l'amour et la loi de la violence*» (1908). Sonia, lutte contre cette évolution de toutes ses forces et combat les utopies socialistes de son époux, qui mettent en cause l'héritage de leurs enfants et sa propre situation matérielle. Elle se dresse aussi contre la «moujik mania» de Tolstoï, qui fait de plus en plus le paysan, fauche avec ses serfs et joue au laboureur.

Leurs différends ne portent plus seulement sur leur patrimoine foncier. Le succès littéraire de Tolstoï est tel que ses droits d'auteur dépassent maintenant ses revenus agricoles. Et beaucoup de gens grenouillent autour de lui, mélange d'apôtres, d'opportunistes et d'idéalistes déjantés. Pour défendre ses droits et ses prises de position, Sonia publie même son journal. Et voilà que les époux se livrent à un duel d'écrits intimes et prennent à témoin de leurs conflits la terre entière. Plus l'image de Tolstoï se colore de pensées socialistes, plus il radicalise ses prises de position et cultive une image de prophète intransigeant. En fait, il veut avoir accès au sens de la vie, connaître Dieu, penser Dieu et presque être Dieu... *«Jusqu'à ce que son souffle s'éteigne, Tolstoï ne sera satisfait par aucune réponse ; aucune foi ne le contentera, et jusqu'au moment suprême, la vie lui semblera un mystère»*. (1). Il essaie de vivre de façon ascétique, mais avec des retours brutaux à la bombance et aux plaisirs de la chair. *«Comme il ne peut pas se transformer, il essaie de transformer l'humanité... changeant ainsi l'inquiétude d'un individu en une inquiétude universelle»*.(1)

Le mysticisme de plus en plus débordant de Tolstoï va l'amener à critiquer très ouvertement l'Eglise orthodoxe, qui finira par l'excommunier en 1901. Peu importe à notre prophète qui veut créer une nouvelle religion. Anatole France écrira de lui : *«Tu es bien plus qu'un messie ! Tu es l'Homère, tu es le Goethe de la Russie. Tu ne nous as jamais trompés, tu as toujours dit la vérité, puisque tu as exprimé la beauté, et que la beauté est la seule vérité que l'homme puisse atteindre, la seule qui soit en rapport avec son intelligence et ses sens»*. Quelques disciples particulièrement convaincus se regroupent et fondent une communauté à Telyatinki. Ils y

pratiquent le partage, la fraternité, le travail manuel, l'abstinence sexuelle et les menus végétariens, entourant leur vieux prophète. Quand la tension avec Sonia devient insupportable, Tolstoï fugue comme un collégien et rejoint quelque monastère de façon plus ou moins anonyme.

Pourtant, l'écrivain n'a pas disparu en lui, et il entreprend l'écriture d'un nouveau roman vers 1895, alors qu'il a soixante-sept ans. Ce livre ne sera achevé qu'en 1899. Il est le moins connu de ses grands récits, et peut-être le plus abouti. Il n'est tourné ni vers l'épopée, ni vers la psychologie. Il raconte l'histoire d'un riche aristocrate, le prince Dmitri Nekhlioudov, qui abuse d'une jeune fille innocente, Katioucha. La vie de cette jeune fille va brutalement bifurquer vers la misère et la prostitution, sans que Dmitri s'en préoccupe le moins du monde. Accusée à tort d'un crime, Katioucha connaît la prison. Alors qu'elle est condamnée à être déportée en Sibérie, il tente d'obtenir sa grâce et lui propose même de l'épouser. Elle refuse avec fierté et part dans son convoi de déportation. Le prince renonce à tous ses biens et part derrière elle, pour tenter d'alléger ses souffrances. Il renouvelle sa proposition de l'épouser, mais elle veut d'autant moins de sa pitié qu'elle est encore attachée à lui. Elle y renonce définitivement et décide de se consacrer à un prisonnier encore plus malheureux.

Roman du rachat, de la dignité et de l'abnégation, *«Résurrection»* est aussi un vibrant plaidoyer contre l'iniquité de la justice, la dégradation des institutions et la terrible violence des déportations en Sibérie. Ecrit par un écrivain mondialement célèbre, ce livre donne un retentissement considérable aux

thèses progressistes de Tolstoï et le révèlent comme le porte-parole de toutes les injustices qui minent la Russie et vont faire s'effondrer le régime tsariste. Le cri de Tolstoï tonne aux oreilles de toute la Russie et contribue fortement à l'ébranler et à mûrir ses pulsions révolutionnaires : *«Le peuple a faim parce nous mangeons trop, et peut-il en être autrement avec les redevances qu'il paye, le peu de terre qu'il possède, l'état d'oubli et de sauvagerie où il est maintenu. Et cependant, il doit accomplir un travail effrayant, dont le bénéfice tout entier est englouti par les capitales, les villes et les milieux riches des campagnes».*

Quelques années plus tard, un homme écrira : *«Tolstoï, est le miroir de la Révolution russe. D'une part, il critique impitoyablement l'exploitation capitaliste, il met à nu la violence de l'Etat, la comédie de la justice et du gouvernement, il dévoile toute l'étendue du contraste entre l'accroissement de la richesse, le progrès de la civilisation et l'accroissement du paupérisme et de l'obscurantisme de la classe ouvrière ; d'autre part, il professe au nom du Christ la non-résistance au mal par la violence».* Cet homme se nommait Vladimir Ilitch, dit Lénine... En effet, aucun homme n'aura autant contribué à saper les fondements du système tsariste. Mais cet anarchiste inclassable aurait sans doute autant critiqué les méthodes bolchévistes. On pourrait dire de lui : bon diagnostic, mauvaise thérapie.

Le 7 novembre 1910, à quatre-vingt deux ans, Léon Tolstoï meurt dans la petite gare d'Astapovo. Il faisait une dernière fugue et voulait regagner le lointain Caucase. Peut-être pour y retrouver sa jeunesse... Immédiatement, les foules se précipitent vers cette petite gare

et l'accompagnent jusqu'à Iasnaïa Poliana, où il repose, comme il l'avait souhaité, dans la simplicité et le dénuement dont il avait eu soif toute sa vie et qu'il avait enfin trouvés.

Il rejoint d'emblée le cercle des grands penseurs russes, avec Pouchkine, Gogol, Lermontov, Tourgueniev, Dostoïevski, Tchekov, Gorki, Pasternak, Boulgakov, Nabokov et Soljenitsine... Bien plus, Maxime Gorki dira de lui qu'il est «un homme Humanité», pour souligner l'universalité de son génie.

La postérité le rapproche surtout de Dostoïevski. Je citerai encore Stefan Zweig : *«Aucun artiste n'a fouillé et labouré notre âme comme Tolstoï et Dostoïevski. Mais ni l'un ni l'autre ne nous a aidés à créer un ordre nouveau... Les deux plus puissants esprits de leur patrie sont tous deux subitement pris d'effroi. Dostoïevski, réactionnaire foncier et défenseur de l'autocratie... valet du Tsar, adorateur d'un Sauveur impérialiste. Et Tolstoï, raillant ce que l'autre célèbre, aussi mystiquement anarchiste que l'autre est mystiquement servile... Tous deux rejetant le monde, par une terreur mystérieuse qui remplit leur âme ébranlée».* Tolstoï et Dostoïevski, ont été mystérieusement réunis en une fraternité mystique de frères ennemis... Ils donnent ensemble naissance à ce que les médias littéraires appellent aujourd'hui le mythe TOLSTOÏEVSKI ...

Jacques PIRSON

(¹)Stefan Zweig.